

Poème du coton et de la soie

Roch Nappert

Number 77, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nappert, R. (2008). Poème du coton et de la soie. *Brèves littéraires*, (77), 9–23.

ROCH NAPPERT

POÈME DU COTON ET DE LA SOIE

« C'est un naufrage dans le vide,
avec un alentour de sanglots »

Pablo Neruda

Disais-tu, Marie
que la petite ville des années cinquante
n'en valait pas la peine

avec les ruines de la Chemical
envahies par le chiendent, l'herbe à poux
et la poussière de l'âge

avec les odeurs d'acétate
et l'haleine acide des eaux de teinture
qui ruisselaient à l'ouest de la ville
dans la savane chétive des plées de broussailles
et des étangs de chaume

où la plaine de Grantham
fumait à ciel ouvert
dans les vapeurs de gaz et de soufre
qui brûlaient à petits feux dans la tourbe
et la paille pourrie du foin

mais qu'il y aurait toujours
pour nous rappeler le quartier Lafontaine
et le pays caché du *staff* anglais

le bois de la Celanese en été
comme une île de vacances abandonnée
à la garde du bonheur

Les excursions
 au bord de la nuit
dans les jardins suspendus du quartier anglais
où l'on défaisait la bataille des plaines
et ses drapeaux

tout ce qui parlait blanc
avec des bagues d'or dans la voix
ou un discours à semer la haine

comme pour refaire
aux poings ou à la lame

l'histoire passée du sang
laissée avec les voiles dans les cordages

Notre enfance
libérée après l'école
dans les hangars blanchis à la chaux de la rue Mercier
et les terrains vagues
de la rue Vassal

où nous inventions
nos premiers jeux des amours couchées
qui garderaient toujours
le souvenir des douceurs nues
restées fiancées entre nous

comme chacun va
vers l'autre en lui-même
pour s'entendre nu et sans larmes
au fond de son cœur jumeau

Les plages
de la Saint-François
aux eaux du samedi pleines de présences

comme des îles
imaginées d'or et de soleil
à la fenêtre ardente de juillet

où la main haute du désir
déchirait la chair écartée de nos vingt ans

entre l'habitude de la blessure
et la nostalgie de l'étreinte

entre les larmes de l'arbre
et le cri emprisonné dans la pierre

jusqu'aux heures
libres de soleil

Disais-tu, Marie...
qu'il y aurait toujours
pour nous rappeler la ville
la misère ouvrière du textile
avec l'asthme quotidien des cheminées d'usines
et le mal d'estomac
des ruisseaux d'acide

les jours
habillés de ciels sombres
qui poussaient la nuit des hommes
au travail

loin de la nuée
des fibres d'acétate et de coton
et des pluies de phalènes
qui cachaient les couleurs du feu

La lumière
incertaine de la Southern
derrière des murs
 qui ne savaient pas lire
dans les quartiers sans visage du papier-brique
de la tôle et de la faim

la vie au mois
dans une maison qui n'était pas à nous
dans des ruelles qui ne nous connaissaient pas

la longue chevelure de l'hiver
qui infiltrait son foulard de neige
à travers
le calfeutrage des portes
qui ne savaient pas retenir l'ardeur du vent
où chacun mangeait sa part de pain
 dans la main du froid

les lundis de ciel pur
envahis par le ventre lourd des cordes à linge
dans les fonds de cours du feutre
du coton, de la jute et des *overalls*

là où je t'imagine encore, Marie
dans la beauté bleue
de tes yeux
du coton, de la jute et des *overalls*

là où je t'imagine encore, Marie
dans la beauté bleue
de tes yeux

Les vitrines
de prêt-à-porter de la rue Lindsay
avec ses grands airs d'avenue et ses salons d'esthétique
ses gares du CN et du CP
ses odeurs de *Rubber*, ses cinémas de maïs
et ses restaurants de patates

les 5-10-15 de la rue Hériot
et les comptoirs à tissu de la rue Brock
quand le travail filait à l'anglaise
pour les grands boss du *square*

Disais-tu...
qu'il y aurait toujours
 pour nous rappeler le textile
le bruit sans fin des métiers au-dessus de la ville
le martèlement des navettes dans la chaleur humide
 de la *weaving*
l'humiliation et la gêne
qui nous trempaient jusqu'à l'âme
quand le travail pauvre
descendait avec sa boîte à lunch
 dans la rue Celanese
 parmi l'animation des bicycles
des carrosses et des tavernes
après la *swing* de nuit ou le *shift* de 7 à 3

jusqu'au jour où l'ouvrage
ne revenait plus du travail

Disais-tu...
qu'il y aurait toujours
pour nous rappeler l'amour
cette volupté noire de danser
à la lueur des vendredis soirs au Rocdor
ou des samedis après minuit au Grand Central à Victo
quand au retour
on se perdait dans l'auto

éparpillés
sur le siège de la nuit

toi qui sentais bon le bonheur
moi qui cherchais à parler avec mes mains
comme si nous avions l'été
et les eaux mûres de l'été pour tout ça

avec cet amour infidèle du samedi
qui ne survivrait pas
à la tristesse de l'hiver

Ce départ pour l'absence
ce frisson d'éternité
quand ton visage n'avait que des yeux
à la porte du plaisir

cette façon
liquide de remuer
quand je me défaisais sous ta robe
dans le petit appartement de la rue Scott
ou derrière le comptoir
de commandes chez Simpson

où tu mouillais comme l'évier
sur le prélat de la vie

Disais-tu...
qu'il y aurait toujours
 pour nous rappeler le passé
les petits matins de vinaigre sur les toits de la cité
les brumes de la Saint-François sur Hemming
l'odeur du pain chez Guérin
la tentation ivre des filles du New American
et cette vieille amitié des sirènes
que je n'entends plus

comme si tu n'existais plus autrement
qu'à travers ce poème
 et mes souvenirs du cœur
où je te cherche aujourd'hui
dans les rues éclairées à l'halogène
poursuivant ton regard
 réclamant ta présence
dans la ville qui nous a abandonnés
pour des machines
qui n'avaient pas demandé à travailler

Disais-tu, Marie
 que toi et moi
hier à Saint-Germain
c'étaient les mêmes racines
la même semence
donnée dans le tremblement de la main

ton enfance de sable était la mienne
et le même lainage du sang nous habitait

mais que toi dans le *carpet*
et moi à l'Université deux ans plus tard
ce n'était plus le même arbre

même si les choses qui nous aimaient
ont pris du temps pour oublier

moi qui reste
répandu dans ta poitrine

toi qui fleuris encore
sur les objets de mon cœur

Marie

c'est fini aujourd'hui, la petite ville
c'est fini aujourd'hui, le textile
avec ses overdoses d'acétone
et la fumée noire des résidus de carbone

on a fermé la Butterfly et le Coton
on a fermé la Celanese, la Dominion Dye
et la taverne Aviation

c'est fini, l'acétate et le nylon
c'est fini, la viscose, le polypropylène
et le crayon

on a fermé la Dorsay et la Dominion Silk
on a fermé la Monterey, la Roessel
et la Eagle Pencil

c'est fini, le tissu à la verge ou au coupon
c'est fini, la vente à l'échantillon

on a fermé Eaton, le Continental et le Rocdor
on a fermé le Woolworth, la Dennison
et Les Aubaines en or

Marie...
aujourd'hui je t'aime
mais je ne suis plus en amour

sur les photos de la ville de l'an 2000
je suis toujours là
 quarante ans plus tard
mais plus rien ne sait me retenir
au milieu des mille métiers qui ne chantent plus
pendant que sur les bords de la Saint-François
on fait la Légende
on danse avec le Monde
 et que pour la World Best
on négocie avec la Chine
 on s'affiche sur la 20
et on fait des affaires
mieux que les Américains

mais toi
la petite fille de coton
 la petite reine de la soie
tu n'es pas revenue du travail

ton cœur est resté dans la montagne

Adieu Marie, adieu la misère
adieu le textile, adieu les petites affaires

bienvenue à Reitmans et à Bacon America
bienvenue à Loblaws, à Wal-Mart et à Honda
be proud, be smart
and buy québécois

adieu Marie, adieu la faim
adieu la *spinning*, adieu Saint-Germain

bienvenue à l'âge du Jucep
à l'animation du boulevard Saint-Joseph

sois heureuse
 aime bien aime tant

fais comme avant la Saint-Jean de nos vingt ans
et rappelle-toi souvent

demain est un amour qui n'a pas d'âge